Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 72 (1927)
Heft: 1

Artikel: L'armée espagnole dans sa dernière campagne riffaine
Autor: Diesbach, de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341032

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'armée espagnole dans sa dernière campagne riffaine

Je ne crois pas qu'un pays ait jamais réalisé un tour de force plus considérable que celui qui a permis aux Espagnols de réduire, en 18 mois, la résistance riffaine.

C'est en 1924 que la France, surprise à son tour et gravement menacée par la brusque offensive venue du Riff, conjurait l'Espagne de reprendre une guerre à laquelle elle avait définitivement renoncé et lui demandait d'attaquer dans leur repaire les redoutables insurgés devant lesquels s'étaient repliées ses troupes d'occupation en 1921.

Au mois de mai 1926, la victoire espagnole de Los Morabos, préparée dans le moindre détail, mettait après cinq jours de combat le point final aux grandes opérations.

Contre un adversaire jusque-là insaisissable, un résultat aussi complet, obtenu en si peu de temps, constituait un succès de premier ordre, et il a fallu de la part du commandant en chef, le général San Jurio, assisté de son brillant chef d'état-major, le général Goded, en plus de la conception de la manœuvre, qui fut un coup de maître, un esprit extraordinairement organisateur et méthodique pour ne rien laisser au hasard lors de son exécution.

Los Morabos fut une bataille à caractère européen ; un combat de rupture, axé en direction du sud sur le fleuve Nekor, au débouché de la tête de pont d'Alhucémas où les Espagnols avaient débarqué l'année précédente. Puis une brusque conversion à droite, couverte par une masse de manœuvre en réserve sur la gauche, plaça l'armée d'Alhucémas face à l'ouest, c'est-à-dire contre la Gomara, tandis qu'une forte colonne, venue de la région de Melilla, contournait par le sud le Tensaman et le pays des Beni-Tuzins et prolongeait sur la gauche le front espagnol jusqu'à Zocco el Arbaâ de Taurirt.

D'autre part, un groupe de trois divisions françaises, sous les ordres du général Marti, partant de la ligne Taza-Fez et

marchant vers le nord, se soudait aux Espagnols, de suite après la bataille, formant avec leur ligne un angle droit.

Les Riffains étaient coupés ; à l'est, les Tensamans et les Beni-Tuzins, sentant la partie perdue, se soumettaient en masse, tandis qu'à l'ouest de la percée, les Beni-Ouriaghels eux-mêmes, la fameuse tribu d'Abd-el-Krimm, commençaient aussi à se présenter aux officiers « interventores [1] » de l'armée espagnole.

Enfin le 27 mai, dans la nuit, Abd-el-Krimm, vaincu à Los Morabos et désormais sans prestige et sans espoir, cédant aux sollicitations rassurantes des Français, se rendait à eux, à Taza, après s'être accordé la suprême jouissance de faire massacrer, à la dernière heure, ce qu'il lui restait de prisonniers espagnols.

La partie était donc, sinon terminée, du moins gagnée d'avance. Ce qui restait à faire n'était plus en effet qu'une question de temps et de méthode : occuper le pays pas à pas et en désarmer au fur et à mesure les habitants.

C'était tout de même encore la guerre, les Riffains ayant repris leur ancienne tactique : infiltrations continuelles et coups de mains nocturnes. Toutefois instruits par l'expérience, les Espagnols ne s'avançaient plus qu'à coup sûr, c'est-à-dire à la cadence de construction du réseau des pistes automobiles, auquel les gros travaillaient sans relâche, sous un soleil de feu dans une région désolée, sans ombrages et sans eau.

Tel est le résumé très sommaire des événements. Il ne fallut en somme que quelques mois aux Espagnols pour mettre sur pied un corps expéditionnaire de 150 000 hommes, disposant d'un outillage aussi puissant que complet, absolument dernier cri, et merveilleusement adapté aux besoins de la campagne.

L'effort dut être considérable. Car l'Espagne est certainement de tous les pays d'Europe, celui qui est le moins exposé aux risques d'une guerre avec ses voisins, et il est tout naturel que son armée se soit ressentie quelque peu de cette sécurité relative. Aussi l'instruction de ses troupes et leur armement n'ont-ils pas marché tout à fait à la même cadence que dans certains Etats, pour lesquels la guerre prochaine fut le spectre quotidien des trente dernières années.

[1] Officiers interprètes, chargés des négociations avec les indigènes.

En Afrique, l'Espagne ne disposait, en 1924, que des troupes strictement nécessaires à la couverture des points qu'elle occupait encore, et quand le général Primo di Rivera, cédant aux instances de la France, consentit à reprendre l'offensive, tout restait à créer pour pouvoir le faire.

Aussi l'effort accompli dans ce sens, sous son impulsion, est-il simplement prodigieux.

En mai 1926, j'ai visité à Melilla les arrières espagnols. Le parc d'artillerie fournissait à l'armée d'Alhucémas tout son matériel de guerre : ses munitions, entre autres, son armement, son équipement ; des automobiles de remplacement par centaines à la fois.

Avec ses innombrables et spacieux ateliers de montage ou de réparation, ses vastes dépôts, ce gigantesque établissement est unique en son genre. C'est à la fois une station d'étapes et une usine universelle relevant du service territorial.

L'activité intense et l'ordre parfait qui règnent partout ; la richesse du matériel déjà magasiné ; la variété et l'ingéniosité impressionnantes [1] des machines, marchant toutes à plein rendement, tout cela est simplement ahurissant pour un étranger qui ne s'attendait pas à trouver en Espagne, le pays le moins connu — j'allais dire le plus méconnu — d'Europe, cette preuve palpable d'un véritable génie d'organisation.

Mais cette stupéfaction croît encore si l'on pénètre dans les hôpitaux de l'armée, et surtout dans ceux de la Croix-Rouge espagnole [2], véritables modèles du genre. Je n'ai rien vu quant à moi qui soit plus luxueux et plus confortable. — Mais ce qui est surtout admirable, c'est la rapidité de création de tous ces services d'arrière. D'ailleurs si l'on passe de là sur le front, on n'est guère moins surpris de ce que l'on y trouve.

L'armée espagnole d'Afrique est outillée comme si elle avait fait la guerre européenne, et même mieux parfois, puisqu'elle a pourvu son artillerie de l'obusier de montagne de 105 mm., au canon démontable, alors que les Français ne l'avaient pas encore en été 1926.

[1] A citer entre autres l'appareil chargeant automatiquement les projectiles à gaz toxiques. Inventé tout récemment par le colonel Morello, le distingué directeur du parc d'artillerie, il fonctionne sous une cage de verre hermétiquement close, mettant ainsi à l'abri de tout danger le personnel qui l'emploie.

[2] Voir note page 20.

Chaque bataillon (nommé « bandéra » à la Légion — « tabor » chez les « Regulares ») est doté d'une compagnie de mitrailleuses-lance-mines. Les compagnies n'avaient encore que deux fusils-mitrailleurs, mais possédaient par contre, en assez grande quantité, les appareils adaptables au Mauser pour le lancement des grenades. Quant au reste de l'outillage moderne, chars d'assaut, avions de bombardement, avions sanitaires, etc., etc., les Espagnols ne manquaient de rien, et leur service sanitaire de campagne, en particulier, est pourvu de tous les raffinements.

Mais passons à la troupe, à l'officier, au soldat. Il va de soi que mon séjour sur le front fut trop court pour avoir pu en rapporter autre chose que de simples impressions. L'officier espagnol a visiblement l'amour et la fierté de son métier. Son culte pour le roi, qu'il manifeste en toutes occasions, et avec tant de simplicité, est vraiment touchant. Sa modestie, son amabilité, sa courtoisie sont sans égales. Dans aucune armée l'officier étranger n'est l'objet d'un accueil plus avenant et plus cordial : « Todos caballeros ! »

J'ai été très frappé de la fraîcheur physique, de l'entrain, de l'allant des officiers supérieurs et des officiers généraux rencontrés en campagne.

Quant à la troupe, il faut distinguer entre le soldat péninsulaire, le soldat indigène et le légionnaire.

Souple et mince ; moulé dans son uniforme de toile verdâtre très ajusté ; le bas de la jambe serré dans une guêtre boutonnée ne faisant qu'un avec le pantalon, le fantassin espagnol, pris individuellement, est plutôt gracieux que martial. On ne se le figure pas bien aux prises avec le Riffain, dont l'aspect féroce et la vigueur manifeste sont au contraire impressionnants au possible. Ce qui accentue encore cette infériorité apparente, c'est qu'il est parfois débraillé, et souvent sale sans motif plausible, en arrivant sur le rang par exemple. Sa tenue enfin, en campagne du moins, révèle une certaine nonchalance, que le climat peut excuser jusqu'à un certain point au Maroc, mais qui ne prédispose tout de même pas en sa faveur, à première vue. Cependant le soldat d'Espagne

[1] Hôpital militaire de Melilla; hôpitaux de la Croix-Rouge espagnole à Melilla, Cala del Quemado et Tétuan. — C'est la duchesse de la Vittoria qui est à la tête de la Croix-Rouge, et les services qu'elle a rendus sont au-dessus de tout éloge.

vaut mieux que son apparence. Dur à la fatigue et aux privations ; supportant admirablement la chaleur et la soif, portant des charges écrasantes, il est incroyablement résistant sous son aspect fragile. Je l'ai toujours vu de bonne humeur, quoique silencieux. Il a avec les Maures une indéniable parenté ; beaucoup de qualités communes, pourtant moins accentuées, et aussi quelques défauts. Il est en tous cas résigné et courageux. C'est ce que prouve à l'évidence son absolue tranquillité dans les petits « blockhäuser » de la ligne avancée, si souvent attaqués à la grenade, quelquefois pris d'assaut et jamais secourus.

Je ne m'arrêterai pas au soldat indigène. Qu'il appartienne aux « Regulares [1] », à la « Mehalla [2] », ou à la « Harkâ [3] », il est comme tous les Riffains courageux au delà de toute expression, et d'une endurance surhumaine.

Mais il est, au corps expéditionnaire, une troupe qui mérite une mention toute spéciale, autant pour sa valeur unique que pour l'importance de ses effectifs : c'est la Légion.

Ce qui fait précisément l'intérêt comparatif de cette troupe, c'est qu'elle est au 85 % espagnole. Elle ne tire donc pas de son recrutement son indiscutable supériorité sur les autres corps de l'armée, mais elle la doit à son éducation très différente et à l'empreinte chevaleresque que son créateur et chef actuel, le colonel Millàn Astray, a tenu à lui donner. Reprenant les grandes et glorieuses traditions espagnoles du XVIe siècle, le régiment à la Légion s'appelle « tercio » et le bataillon « bandéra ». Il n'est pas jusqu'à ses étendards et à ses profonds tambours, aux sons si graves, qui n'évoquent dans le Riff, en plein XXe siècle, les campagnes des Flandres et un autre âge.

Le recrutement de la Légion se fait par engagement volontaire ; les étrangers y sont admis, cela va de soi, mais la gravité des conditions qu'on impose au candidat légionnaire et qu'on lui remet sous la forme d'un petit résumé appelé « Credo », avant qu'il appose sa signature sur le contrat, enlève à celui-ci tout caractère de surprise. Celui qui s'est

[1] Tirailleurs indigènes réguliers, formés en « Tabor », à trois compagnies de fusiliers, et une de mitrailleurs-lance-mines, cette dernière complètement européenne toujours.

[2] Milice indigène dépendant de l'Espagne. Ses cadres sont mixtes. La Mehalla a autant d'officiers indigènes qu'espagnols. Elle porte une tenue kaki clair.

[3] Milice indigène dépendant du Sultan ; vêtus comme les insurgés riffains et encadrés de quelques officiers espagnols, la Harkâ correspond aux partisans chez les Français.

engagé à la Légion a donc fait une fois pour toutes le sacrifice de sa vie et de ses aises.

Millàn Astray entretient ses légionnaires dans un mysticisme presque surhumain qui rend possibles tous les héroïsmes. Il les appelle lui-même : « Caballeros legionarios ». Et je dois dire que rencontrant au cours d'une opération sur le Nekor la 3e bandéra (commandant Garcià Escamez) qui me reçut en chantant avec une indicible ferveur l'hymne de la Légion, je fus profondément remué par la mentalité qui se dégageait de cet acte de foi collectif. Et j'ai ressenti cette même impression à chaque nouvelle rencontre : au 1er tercio, en campagne également, où le lt-colonel de Rada me reçut si cordialement, et fit défiler devant moi la 1re bandéra ; à Tétuan, où je pus voir, en détail la 6e, et même à Riffien, au merveilleux dépôt de la Légion.

Il va de soi qu'en tendant à ce degré la corde morale, on risque toujours une certaine fatigue. Dans les périodes de repos surtout, quand survient l'inévitable « cafard », la dépression est d'autant plus dangereuse que l'on tombe de plus haut. Malheur alors à celui qui se laisse aller : la discipline à la Légion est inflexible !

Quoi qu'il en soit je n'ai jamais vu plus belle et plus fière troupe que les «bandéras» de la Légion en campagne. A Tétuan le commandant Ortiz de Zarate a fait exécuter pour moi un exercice de combat à la 6e bandéra. A la fois très simple et très clair, cet exercice m'a permis de me faire une idée des capacités manœuvrières de cette troupe, qu'on emploierait aussi bien et sans transition dans une campagne européenne contre n'importe quel adversaire et partout.

Ce qui frappe c'est la parfaite homogénéité de la Légion, qui est une vivante et lumineuse apologie du « drill », puisqu'elle donne, somme toute par la seule différence de son éducation, un rendement très supérieur à celui des meilleures unités de l'armée, où la forme extérieure et le développement des réflexes sont beaucoup moins poussés. Si le service intérieur ne paraît pas très en honneur au corps expéditionnaire, il n'en va pas de même à la Légion. Le soldat d'ailleurs y est merveilleusement équipé et, ce qui est plus remarquable encore, il fabrique lui-même la majeure partie de son équipement,

plus beau et moins cher que ne pourraient le faire les fournisseurs de l'armée. C'est à Riffien que se trouvent les ateliers de la Légion, et Riffien a été lui-même construit par les légionnaires et n'a rien coûté ou du moins peu de chose à l'Etat. Riffien, dont les casernements adaptés au climat sont des merveilles, ne contient pas que des ateliers. On peut y voir des toiles de maître et des fresques qui, à elles seules, mériteraient une visite et sont, elles aussi, l'œuvre de simples légionnaires. Mais une des faces les plus intéressantes de Riffien, c'est son immense exploitation agricole, qui étonnerait bien des agronomes et lui rapporte déjà beaucoup.

La Légion [1] qui depuis six ans qu'elle existe indique à son tableau d'honneur plus de 6500 tués et blessés, a trouvé moyen de créer, d'entretenir et de développer un établissement qui ferait honneur au génie producteur du pays le plus avancé au point de vue économique. Et quand on songe que l'âme de tout cela est ce soldat légendaire et héroïque, Millàn Astray, on évoque instinctivement les légions romaines dans les pays conquis, déposant leurs glaives pour les civiliser. La Légion est un corps d'élite. Le seul reproche que l'on puisse lui faire est d'avoir le sacrifice trop facile. A cela on m'a répondu que son premier devoir était de donner l'exemple, et l'exemple à la Légion vient de haut : le colonel Millàn Astray est lui-même un glorieux mutilé. D'ailleurs un insigne spécial, excessivement recherché, récompense les officiers qui ont été 20 fois au feu avec des pertes dans la troupe qu'ils commandaient. La Légion nous révèle ce que peut devenir le soldat espagnol formé à l'école d'un grand chef, et parfaitement « drillé », tout comme le corps expéditionnaire d'Afrique nous fournit la mesure de ce que l'on ferait, en un clin d'œil, de l'armée tout entière en lui donnant la même impulsion.

Et ce ne sera peut-être pas le moindre résultat de cette dernière campagne riffaine que d'avoir fait retrouver à l'Espagne la juste conscience de sa force et la foi dans son avenir.

Colonel de DIESBACH.
Cdt brig. inf. 4.

[1] La Légion forme huit bandéras de campagne, un escadron de lanciers et une bandéra de dépôt. Elle était forte de 8500 hommes au printemps 1926, et s'accroissait sans cesse.